

FOLIE ET PUISSANCE ¹

La parole de la croix est une folie à ceux qui périssent ; mais pour nous qui sommes sauvés, elle est la puissance de Dieu.

(1 COR. I, 18.)

Une folie, — une puissance ! Ce sont là les deux noms que saint Paul donne à la prédication de la croix. Je me propose, mes frères, d'étudier successivement ces deux idées pour vous montrer ensuite le lien intime et profond qui les unit. Ce sera là tout le plan de nos réflexions.

La prédication de la croix est une *folie*. Je vous prie de remarquer, mes frères, que ce n'est pas un ennemi de l'Évangile, que c'est un apôtre qui

¹ Prêché le vendredi saint, 1865.

nous le dit. Le christianisme n'a pas attendu que le monde lui jetât le reproche de folie ; il ne lui a pas laissé cette satisfaction. Cette insulte, il s'en est emparé, il l'a revendiquée le premier comme sa propriété légitime. Et qu'on ne nous dise pas que c'est là une manière de parler, une vive apostrophe qui échappe à l'Apôtre. L'Évangile est sobre de ces épithètes exagérées, de ces figures de rhétorique, et, d'ailleurs, la même pensée se retrouve au fond de tout l'enseignement de Jésus-Christ. Jésus a présenté sa doctrine comme une chose que le monde taxerait d'insensée, il a parlé clairement de l'incompatibilité qu'il y avait entre la manière de voir des hommes et ce qu'il leur prêchait ; il a prédit à ses disciples l'opposition, la haine et le mépris.

C'est là, pour le dire en passant, une étrange manière de vouloir se gagner les hommes, tellement étrange qu'elle serait insensée si elle ne trahissait pas une inspiration divine. Ordinairement quand un homme veut réussir, il se promet à lui-même et il promet à ses disciples le succès. Tout général sait bien que pour vaincre, il faut annoncer à ses soldats la victoire ; dans l'ordre de l'intelligence il en est de même : un philosophe, un chef d'école s'efforce de prouver que sa doctrine

répond à tous les besoins du siècle et va satisfaire toutes ses aspirations ; il montre les intelligences déjà mûres pour le comprendre et les prosélytes qui vont se ranger sous son drapeau. Nous-mêmes, que de fois cédant à cet entraînement, n'avons-nous pas annoncé le prochain triomphe de nos croyances ! Jésus-Christ seul dit aux siens : « Vous serez jugés, calomniés, haïs à cause de mon nom, » et c'est cette pensée que reprend Saint-Paul lorsqu'il parle avec tant d'assurance de la folie de la croix.

La croix surtout devait mériter cette distinction et ce reproche, car c'est elle qui résume le christianisme tout entier. Elle en est le centre ; c'est en elle surtout qu'apparaît ce qu'il y a d'étrange et d'opposé à la sagesse humaine. La prédication de la croix devait être une folie ; elle l'a été, mes frères, et saint Paul n'a rien dit de trop.

Et tout d'abord, à ne la considérer qu'au point de vue extérieur, la mort du Christ, telle qu'elle nous a été conservée dans les évangiles, cette mort ignominieuse et troublée, devait sembler un étrange moyen de faire réussir sa cause... Aujourd'hui, je le sais, la croix est devenue le plus glorieux des signes ; elle plane au-dessus de toutes les nations chrétiennes, et de même que les monuments

les plus élevés et les plus magnifiques la portent partout dans les airs, de même aussi elle est devenue dans l'ordre moral l'expression la plus haute de l'amour et du sacrifice. Un tel prestige l'environne, une telle splendeur s'en échappe, que nos yeux éblouis ne conçoivent rien de plus grand. Mais que cela ne nous trompe pas, mes frères; la croix au début fut un simple instrument de supplice, elle n'eut d'autre prestige que celui qu'aurait aujourd'hui un gibet ou un échafaud. La croix n'était pas même le supplice des hommes libres; une ignominie particulière s'attachait à ce bois infamant, où l'on suppliciait les esclaves; je vous le demande donc, vouloir triompher au moyen d'un tel signe, n'était ce pas soulever contre soi toutes les oppositions, toutes les antipathies? Que devaient en penser les Juifs tout épris de leur rêves d'un Messie glorieux, les Grecs habitués à adorer la majesté sereine et la calme beauté de leurs dieux impassibles, les Romains qui ne se courbaient que devant la force triomphante? On comprend que toutes leurs railleries devaient se tourner contre le Crucifié, et c'est bien là, en effet, c'est contre sa croix que tous les grands moqueurs du paganisme dirigèrent leurs traits les plus acérés.

On nous dira peut-être qu'après tout il était na-

turel que la croix triomphât, parce que le spectacle d'un martyr a une puissance secrète qui attire les âmes et les captive. Mais ceux qui raisonnent ainsi oublient que c'est précisément depuis le christianisme et à l'ombre de la croix que l'on a appris à distinguer, à relever, à honorer tous les opprimés, toutes les victimes. Avant lui, les vaincus avaient toujours tort et cela était naturel, puisque le fatalisme était le vrai dieu du monde ancien. Ensuite, je comprendrais l'effet d'un martyr rayonnant, d'une mort calme, sereine et triomphante. Mais pourquoi donc les évangélistes et les apôtres, s'ils voulaient réussir, se sont-ils plu à nous montrer dans le récit de cette mort tous les caractères de trouble et d'angoisse qui la distinguent ? Pourquoi nous retracer la scène lugubre de Gethsémané, la sueur de sang, la main qui tremble au contact de la coupe mystérieuse, la frayeur et la tristesse amère de Jésus ? Pourquoi nous dépeindre sur la croix ce regard déchirant tourné vers le ciel qui se ferme, dans quel but nous faire entendre cette parole désespérée : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Était-ce donc un spectacle bien propre à inspirer aux âmes la confiance et la paix ? Est-ce par de tels tableaux qu'on attire les hommes

et qu'on les subjugué? Cela est si opposé à nos instincts que la raison humaine s'y est toujours heurtée. Il y en eut au siècle dernier une preuve qui m'a frappé. Un philosophe qui au milieu de beaucoup d'égarements avait conservé la foi en Dieu et une vive admiration pour l'Évangile, J.-J. Rousseau, écrivit sur Jésus-Christ une page mille fois citée, cette page fameuse où il compare Socrate à Jésus, et où se trouvent ces mots : « Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu, » et, dépeignant cette mort d'après son imagination plus que d'après l'Évangile, Rousseau la montrait calme, divine et triomphante. Eh bien, quand Voltaire lut cette page célèbre, il écrivit en marge : « Vous oubliez sa sueur de sang ! » Cette note de Voltaire, c'était la haine qui l'avait dictée, mais ici la haine avait été clairvoyante et Voltaire ne se trompait pas; la mort du Christ a été une mort troublée; l'Évangile a osé le dire, et il a présenté cette mort troublée à la conscience humaine pour lui rendre la paix. Eh bien! vouloir réussir de la sorte, aux yeux de la raison, n'était-ce pas insensé ?

Ce n'est pas tout, mes frères. Nous n'avons contemplé jusqu'à présent que ce qu'il y a d'exté-

rieur dans la mort de la croix. Mais, ai-je besoin de vous le dire, saint Paul y voyait autre chose ; il y voyait le gage d'une réconciliation des hommes avec Dieu, il y voyait une réparation, un sacrifice offerts à la justice divine par le nouvel Adam d'une nouvelle humanité. Pour lui le supplice de la croix n'était pas un simple martyr ; c'était un drame immense, le centre même des révélations divines, l'objet de l'admiration des élus et des anges dans tous les siècles à venir. Or, c'est là peut-être, de tous les enseignements des apôtres, celui qui, de nos jours, heurte et scandalise davantage la raison d'une génération sur laquelle les droits de la sainteté divine semblent ne plus exercer d'empire.

Aujourd'hui, comme nous le disions il y a un instant, la croix, à ne la considérer qu'au point de vue extérieur, est devenue le plus glorieux des symboles ; la couronne d'épines a une incomparable majesté. Il ne faudrait avoir ni grandeur d'âme, ni imagination, je dirai même ni sentiment poétique pour ne pas comprendre ce prestige. Mais quand, fidèles aux enseignements des apôtres, nous affirmons que dans la mort du Christ il y a eu un sacrifice offert à Dieu lui-même, quand nous disons que c'est comme le représentant de l'huma-

nité que le Christ s'est laissé clouer sur la croix, quand nous expliquons ses inexprimables angoisses par la douleur indicible que lui causait le poids de nos péchés dont il s'était chargé, alors nous voyons reparaître l'étonnement et le sourire de l'incrédulité, alors le mot de folie vient sous une forme plus adoucie se placer sur les lèvres des sages... Le monde, me dira-t-on, est devenu chrétien. Oh ! je n'ai garde de l'ignorer. Oui, le monde a pris l'écorce du christianisme, il en a adopté le langage, mais il en a si peu l'esprit que le vrai christianisme l'étonne toujours et le scandalise. Si vous en doutez, supposez saint Paul revenant au monde, supposez-le prêchant dans notre France, à Paris, dans cette Athènes moderne, le Fils de Dieu crucifié. Croyez-vous que son Dieu ne serait pas, pour une foule d'âmes, le Dieu inconnu ? Comment serait-il accueilli de nos penseurs, de nos écrivains, de nos critiques, j'entends de ceux qui se vantent d'être les vrais interprètes du siècle et de diriger les esprits ? Comment jugerait-on la sainte rudesse et l'étonnante doctrine d'un homme qui ne voudrait savoir que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ? — Ah ! mes frères, si nous qui ne sommes pas des saint Paul, si nous qui n'avons ni le courage, ni la fidélité du grand Apôtre, si nous

qui savons adoucir par notre sagesse, nos conciliations et nos accommodements l'amère saveur de la croix, nous n'échappons pas aux reproches, aux persiflages polis, aux dédains de la sagesse du siècle, comment serait traité l'Apôtre qui, pour sauver les âmes, ne prenait point conseil de la chair et du sang, qui dédaignait l'approbation des hommes, leurs applaudissements, leurs suffrages et leur apportait la vérité sans réticence et sans faiblesse? N'en doutez pas, saint Paul dirait aux Français de notre temps ce qu'il disait aux Corinthiens dans son épître; la prédication de la croix serait dans sa bouche une folie aujourd'hui comme alors.

Pourtant, mes frères, cette folie est une *puissance*, et la plus grande puissance que le monde ait encore vue à l'œuvre. Saint Paul le sait par expérience. C'est la croix qui l'a subjugué, et ce n'était certes pas une médiocre victoire que la soumission de l'âme fière, indomptable et frémissante du pharisien Saul de Tarse. Non-seulement cette croix l'a vaincu lui-même, mais elle a été son plus sûr instrument de triomphe, et écrivant aux Colossiens, il se plaît, dans un magnifique langage, à montrer toutes les puissances de ce monde amenées captives au pied de cette croix.

Dira-t-on que saint Paul attribuait trop à la croix? Eh bien! supposez, je vous prie, les apôtres partant pour conquérir le monde sans la croix. Supposez-les enseignant la plus raisonnable doctrine, prêchant et pratiquant la plus pure des morales. Faites plus. Supposez-les accomplissant les œuvres les plus merveilleuses, guérissant les malades, nourrissant les multitudes, ressuscitant les morts. Croyez-vous qu'ils auraient réussi? Non, vous dis-je avec la plus entière certitude, car cette supposition s'est réalisée. Un homme qui n'était pas un apôtre, mais le maître des apôtres, a fait entendre au monde la doctrine la plus parfaite, la morale la plus pure; il l'a réalisée en révélant en sa personne une sainteté devant laquelle nous nous inclinons en adorant... Il a fait des œuvres telles que le monde n'en avait jamais vues, et cet homme, au bout de trois ans et demi de ministère, pouvait à peine compter sur une poignée de disciples irrésolus et tremblants. Que fallait-il donc pour qu'il convertit le monde? Il lui fallait la mort. « Je vous dis en vérité que si le grain de froment ne tombe en terre, il ne saurait porter de fruit. » Il lui fallait la croix. « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi. » — Si, sans la croix, Jésus lui-

même eût parlé dans le vide, qu'auraient fait les apôtres sans la croix ? Elle a été vraiment la puissance qui a transformé le monde. On nous dit que la morale de l'Évangile aurait suffi à convertir les cœurs. La morale ! et qui ne sait que dans le paganisme même, au temps de la primitive Église, elle avait jété le plus pur éclat ? La morale ! Jamais elle n'avait été plus élevée, plus éloquente que dans la bouche des Épictète, des Sénèque, des Marc-Aurèle, et jamais non plus, elle n'avait été plus impuissante à convertir ceux-là même qui la prêchaient. Mais, tandis que, dans leurs écoles, ces philosophes dissertaient sur le devoir, sans changer un seul cœur, la croix s'était dressée lumineuse et bénie... ; elle éclairait les plus tristes abîmes et les derniers bas-fonds de la société antique, et là, parmi ces pauvres, ces petits, ces esclaves, elle faisait surgir des milliers d'âmes qui mouraient pour la vérité, pour la justice, et qui, au cirque et dans les supplices, annonçaient le pardon, l'espérance et la vie éternelle. Voilà ce qu'a fait la croix et ce que seule elle a pu faire. Comptez dès lors tous ses triomphes. Dites-nous combien de pécheurs elle a arrachés à leurs souillures, d'âmes troublées à leur désespoir, et cela d'âge en âge, car tous les nuages qu'a soulevés autour d'elle l'incrédulité des hommes ont

pu voiler son éclat, mais non pas l'effacer... Demandez à nos missionnaires ce qu'ils feraient sans la croix, et quels discours, quels raisonnements, quelle morale vaudraient le simple récit de la mort de Jésus-Christ. Eh quoi! sans la croix y aurait-il des missionnaires? S'embarque-t-on au péril de sa vie pour prêcher la morale? Est-ce que le déisme a jamais songé à évangéliser personne? — Que dis-je? Interrogez-vous vous-même, car si vous êtes sérieusement chrétien, mon frère, c'est par la croix que vous l'êtes devenu. Jusqu'à ce que vous l'eussiez contemplée, vous pouviez avoir subi de pures et douces émotions religieuses, vous pouviez avoir senti l'attrait de la vérité, mais pour faire de vous une nouvelle créature, pour mettre en vous de nouvelles pensées, de nouvelles affections, de nouvelles espérances, il fallait la croix, il ne fallait rien moins que cela.

Pour juger de sa puissance, il faut la voir aux prises avec l'âme humaine aux jours des plus grandes épreuves. Voici, par exemple, une de ces douleurs auprès desquelles échouent toutes les consolations, une de ces douleurs qui n'ont qu'une expression digne d'elles : la révolte et le blasphème. Armé de la croix, je ne crains pas de l'aborder, parce qu'il y a sur cette croix une douleur

plus grande, plus profonde, plus déchirante encore, mais dans laquelle on sent palpiter la tendre sympathie d'un Dieu... ou donnez-moi une conscience criminelle, déchirée par le remords et tremblante devant le jugement de Dieu qui l'attend; avec la croix je puis l'aborder, parce que du haut de cette croix descend un pardon où l'amour s'unit à la sainteté. Depuis le premier pécheur converti par la croix, depuis le malfaiteur repentant, comptez les âmes qu'elle a sauvées, les cœurs brisés qu'elle a consolés, les angoisses qu'elle a apaisées, les agonies qu'elle a soutenues. En vérité, je vous le dis, la croix est la plus grande puissance qu'il y ait au monde, la seule qui soit encore debout au milieu de tous les débris que dix-huit siècles ont amoncelés, la seule qui conquière encore... et il n'est pas un chrétien qui ne salue en espérance le jour où elle se sera soumise le monde, pas un qui ne croie à son triomphe. Il n'y a plus là pour nous qu'une question de temps.

Ainsi, mes frères, aujourd'hui comme au jour où elle fut prononcée, la parole de saint Paul demeure vraie, et la croix est à la fois une folie et une puissance. Comment concilier ces deux pensées? Si la croix est une folie pour le monde, comment se

fait-il que par elle seulement le monde puisse être vaincu ? C'est ce qui nous reste à montrer.

Pascal l'a dit dans une page incomparable : Il y a trois ordres de puissance, et il n'y en a que trois : la puissance matérielle, la puissance de l'esprit et la puissance morale. Pour soumettre les hommes, il faut recourir à l'un de ces trois moyens. A supposer que Dieu veuille ramener à lui l'âme humaine, voyons lequel de ces moyens sera le plus digne de lui.

Tout d'abord, il y a la puissance matérielle. Elle a ceci de particulier qu'elle est irrésistible et fatale. Dieu, mes frères, aurait pu se soumettre les hommes par cette puissance-là. C'est ce que semblent lui demander tous ceux qui s'étonnent qu'il tolère dans le monde la révolte, l'injustice, le péché, quand il lui serait si facile de les écraser d'un seul mot. Dieu pourrait les anéantir ; il n'aurait qu'à entr'ouvrir les cieux, qu'à foudroyer notre orgueil, qu'à nous balayer dans un nouveau déluge. Cette parole qui dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière fut, n'aurait qu'à dire à la vie de s'éteindre sur ce globe imperceptible où s'épanouit notre orgueil. Or le Dieu de l'Évangile n'a pas

voulu de ce triomphe-là, il n'a pas voulu régner sur des esclaves.

Mais, au-dessus de la puissance matérielle, il y a la puissance de l'intelligence. Celle-là aussi est irrésistible. Elle porte avec elle une inflexible évidence. Faites luire à mes yeux un axiome de logique ou de géométrie, et, si je puis le comprendre, je suis forcé de l'admettre. Dieu, mes frères, aurait pu se soumettre les hommes par cette puissance-là. Il aurait pu nous montrer par des arguments irréfutables la vérité religieuse, la voie qui conduit à lui. C'est là ce que lui demandent les sages. Il ne l'a pas fait, et pourquoi? Tout d'abord, parce que les raisons de l'intelligence ne changent ni ne touchent le cœur, et que Dieu ne veut être connu que pour être aimé; ensuite, parce que si Dieu s'était révélé à l'intelligence, les intelligents seuls auraient été sauvés. Quelle révélation, ou plutôt quelle monstrueuse injustice! Ainsi donc, l'immense majorité de nos semblables, condamnée fatalement à ne jamais *savoir*, aurait été condamnée du même coup à ne jamais connaître Dieu. Dieu n'a pas voulu triompher dans cet ordre-là, et nous devons l'en bénir.

Reste, mes frères, un troisième ordre de puissance, c'est la puissance morale, par où j'entends

celle qui agit sur notre cœur et sur notre conscience. — Ici, nous sommes dans le domaine de la liberté. Tandis que la force matérielle ou la force logique s'imposaient à nous fatalement, ici, dans l'ordre moral, nous pouvons reconnaître la vérité ou la nier, l'accepter ou la refuser; mais veuillez remarquer aussi que c'est ici seulement que nous sommes pleinement responsables. On ne peut m'en vouloir si je cède à une contrainte matérielle, et si la force physique me manque pour lui résister; on ne peut m'en vouloir non plus si mon intelligence est trop faible pour comprendre la valeur de tel ou tel argument, mais on a le droit d'exiger que j'obéisse à la vérité morale, et je suis responsable de l'état de ma conscience et de mon cœur. — Eh bien! si tout cela est vrai, je comprends la puissance de la croix; car la croix, mes frères, est la plus grande puissance morale qu'il y ait dans le monde. Elle est la puissance de Dieu, car mieux qu'aucune doctrine, elle nous révèle Dieu dans son amour et dans sa sainteté, oui, pourvu qu'on y voie ce qu'y voyait saint Paul.

On vous a parlé de l'amour de Dieu, et vous avez essayé d'y croire, mais cela est-il si facile

On vous a prêché le Dieu de la nature et montré la sagesse admirable et la bonté touchante qui président à toutes ses œuvres ; vous les avez senties parfois, et votre cœur s'est laissé aller à lui. Ah ! ces émotions-là, ce n'est pas moi qui les nierai. Et comment voir, dans un jour de printemps comme celui-ci, la nature se parer de tant de joie et de tant de beauté, sans qu'il s'élève au fond de l'âme une hymne de reconnaissance envers l'Auteur de toutes choses ? Comment ne pas croire alors que la nature tout entière chante l'amour de Dieu ? Oui, mais quand, par un jour semblable, il vous faudra suivre à pas lents un cercueil qui renfermera les restes de l'être que vous avez le plus aimé, quand vous devrez, ô père qui m'écoutez, entendre en un jour de printemps tomber la terre humide dans la fosse de votre enfant, et quand alors tout dans la nature sera joie et fête, quand ses mille voix chanteront la vie et l'espérance, quand le soleil inondera tout de sa pure lumière, répondez, est-ce bien l'amour de Dieu que vous révélera la nature ? Le révélera-t-elle à tant d'êtres qui gémissent, à ces malades, à ces affamés, et ne sentez-vous pas ce qu'il y a de cruel et de dérisoire dans cette seule supposition ?

On vous a parlé de l'amour de Dieu, et l'on vous

a montré dans l'histoire et dans votre propre vie les voies admirables de sa paternelle providence. Dieu me garde de les nier. Et que de fois n'apparaissent-elles pas dans le triomphe éclatant d'une juste cause, dans la prospérité d'une famille unie, dans le bonheur paisible qui couronne une noble existence! Oui, mais que dit-elle encore à votre cœur cette doctrine de la providence quand l'épreuve vient fondre sur vous à coups redoublés, quand le malheur semble appeler le malheur, quand vos prières restent sans réponse, quand votre foyer se dépeuple, que votre santé s'en va, et qu'à côté de vous un être sans foi, sans amour, qui ne vit que pour lui-même, voit ses vœux accomplis et la prospérité déborder de sa coupe? Que vous dit-elle quand l'iniquité vient vous atteindre, cruelle, imméritée, et que votre droit est foulé aux pieds? Est-il facile alors de croire à l'amour de Dieu?

Mais, si à travers la nuit qui m'environne, je pouvais pénétrer jusqu'à Dieu lui-même, si j'entendais battre son cœur, si je sentais qu'en lui il y a un amour et une sympathie insondables, que chacune de ses créatures peut en être l'objet, que pas une n'est oubliée, qu'un passereau ne tombe pas en terre sans qu'il le veuille, que nos

larmes, que nos soupirs sont comptés, quelle force, mes frères, dans une semblable pensée et quelle consolation! Mais qui pourra connaître Dieu? Il est le Dieu fort et caché, nul œil ne l'a vu, ni ne peut le voir... non, nous ne l'aurions jamais connu, si le Fils unique qui est dans le sein du Père ne nous l'avait fait connaître. Mais voici une révélation nouvelle auprès de laquelle toutes les lumières que je connaissais jusque-là pâlissent et s'effacent. Voici sur la terre un Etre qui annonce qu'en le voyant on voit le Père et qu'il est la révélation visible du Dieu caché. Voici en lui un amour tel que la terre n'en avait jamais contemplé, un amour qui éclaire, qui relève, qui console et qui répand au sein de l'humanité un tel éclat que le monde désormais vivra de sa lumière... Voici cet amour qui descend jusqu'au sacrifice, au sacrifice le plus mystérieux, à des douleurs sans nom, le voici enfin donné en spectacle au monde sur la croix du Calvaire... Vous demandiez à voir Dieu; et bien! où sera-t-il, s'il n'est pas là, et quelle révélation de son amour pourra-t-il vous donner, si celle-là ne vous suffit pas? Quelles œuvres, quels miracles, quels prodiges, vous feront mieux pénétrer dans son essence que ne le fera le spectacle de la croix! Et quand vous pourriez sup-

porter sans mourir la vue de ses perfections les plus ineffables, de son éternité, de sa toute-puissance, quand vous pourriez parcourir toutes ses œuvres, dans ces milliers de mondes que sa main a semés dans l'espace, qu'y découvrirez-vous de plus grand que l'amour qu'il nous a révélé en son Fils?

Choisir un tel moyen pour ramener à lui les hommes, c'est, si j'ose ainsi parler, le chef-d'œuvre de l'amour. Je montrais, il y a un instant, que Dieu n'avait voulu nous soumettre à lui ni par la force de la contrainte, ni par la force de l'évidence, qu'il avait voulu respecter notre liberté, qu'il nous demandait une obéissance volontaire. Or, n'est-ce pas là précisément ce qu'a produit la croix, n'est-ce pas là ce qu'elle produit tous les jours? Ne fait-elle pas appel à ce qu'il y a en nous de plus noble, de meilleur et de plus élevé? Quand vous cédez à l'attrait de la croix, obéissez-vous à l'instinct intéressé du mercenaire ou à la crainte servile de l'esclave? N'êtes-vous pas gagné au contraire par le plus pur des mobiles, par la reconnaissance, et n'arrivez-vous pas ainsi à vous donner à Dieu sans calcul? Qu'aurait pu inventer Dieu de plus puissant pour ramener à lui sa créature égarée, et par quel prodige aurait-il mieux pu se créer

ce peuple de franche volonté qu'il voulait s'acquérir?

Oui, saint Paul a raison, la croix est la puissance de Dieu, parce que sur la croix a paru l'amour même dans ce qu'il a de plus éclatant et de plus magnifique, et voilà pourquoi, mes frères, on ne croit à l'amour de Dieu que depuis qu'on l'a contemplé sur la croix du Calvaire, voilà pourquoi on ne l'accepte pas là où la croix n'a pas été plantée, pourquoi, sans la croix, les apôtres ne seraient jamais partis pour prêcher cet amour, pourquoi, sans la croix, il n'y aurait point de missionnaires, et pourquoi, enfin, ceux qui renversent la croix tout en parlant de l'amour de Dieu sont semblables à ces sauvages qui coupent un arbre afin d'en cueillir les fruits. Et c'est là aussi ce qui fait la puissance éternelle de la croix... Croyez-vous que l'homme, après avoir connu Dieu dans la manifestation de cet amour immense, y renonce jamais? Croyez-vous qu'il échange ce foyer de chaleur et de vie contre les glaciales abstractions d'une religion d'idée? Non, non, je suis tranquille; malgré tous ceux qui l'ébranlent, la croix restera debout, car elle est plantée dans le cœur de l'humanité à une telle profondeur que nul ne pourra l'en arracher.

Mais ai-je tout dit, mes frères, ai-je dit ce qu'il fallait dire avant tout? Est-ce seulement à notre cœur que la croix s'adresse, n'est-ce pas aussi à notre conscience? Est-ce seulement l'amour de Dieu qu'elle nous révèle, n'est-ce pas aussi sa sainteté? Oui, et c'est là encore ce qui fait qu'elle est la puissance de Dieu.

J'ai supposé les apôtres partant pour convertir le monde sans la croix... Eh bien! supposez-les prêchant le pardon de Dieu sans la croix. Croyez-vous qu'ils auraient été écoutés? Croyez-vous qu'on eût accepté leur message? Mais, me dirait-on, on a cru au pardon sans connaître la croix. David n'a-t-il pas chanté le bonheur et la paix d'une âme pardonnée? Oh! je n'ai garde de le nier. Oui, sans doute, Dieu en tout temps, par une intervention directe et personnelle, a pu révéler son pardon au pécheur repentant, mais ce même Dieu voulait en même temps que dans son temple le peuple tout entier, et David lui-même, vissent assister chaque année à la fête sanglante des expiations. Or, qui oserait dire que c'était là un vain simulacre, et de quel droit séparerait-on dans l'Ancien Testament ce que Dieu lui-même a uni? Ah! je le reconnais, les âmes vraiment pures savaient que le sang des taureaux et des boucs ne pouvait

pas purifier, et David a pu opposer à ces sacrifices celui du cœur froissé. Mais, il n'y en a pas moins un fait qui demeure debout, c'est que la sainteté de Dieu demande une réparation, c'est que ce n'est qu'après l'accomplissement de cette réparation sur la croix que la grâce a pu être prêchée. Ce n'est pas là une condition arbitraire, elle est demandée par la conscience universelle qui partout a fait ruisseler le sang sur les autels. Pour que le pardon pût être prêché et pour qu'il pût être cru, il fallait que l'humanité eût offert à Dieu un sacrifice expiatoire et eût ainsi proclamé les droits éternels de sa sainteté. Or, voilà ce que son chef, voilà ce que le nouvel Adam a fait volontairement pour elle ; voilà la seule explication possible de ses souffrances indicibles, de l'angoisse de Gethsémané et de Golgotha. Voilà le seul fait qui puisse nous faire comprendre pourquoi le spectacle de cette mort troublée est devenu ici-bas une source intarissable de paix. Voilà pourquoi la conscience humaine frémit d'un assentiment profond en présence du sacrifice du Calvaire, et pourquoi nous sentons que Jésus sur la croix souffre à notre place, que son œuvre est notre œuvre, que là s'est vraiment accompli notre salut. Otez cette croyance, et que devient la foi des saint Paul,

des saint Pierre et des saint Jean? Qui ne voit que si la croix n'est pas au centre même des révélations divines, que si ce n'est la rédemption qu'elle nous prêche, cette croix peut être renversée et que nous pouvons nous en passer!

J'ai montré ce qui fait la puissance de la croix, j'ai montré qu'elle répond aux besoins les plus profonds de notre âme, et que seule elle nous manifeste dans leur plénitude l'amour et la sainteté de Dieu. D'où vient donc que, satisfaisant seule l'âme humaine, elle soulève dans le monde une éternelle opposition, d'où vient qu'elle est une folie, tout en étant la puissance de Dieu?

Mes frères, c'est que le monde ne prend au sérieux ni la sainteté de Dieu, ni son amour. Je n'hésite pas à le dire, l'âme humaine, lorsqu'elle est remuée dans ses profondeurs, lorsqu'elle comprend tout ce qu'exige la loi de Dieu et tout ce qu'a pu inspirer son amour, se prononce pour la croix, elle y trouve la meilleure réponse à ses plus profonds besoins, et voilà pourquoi la croix est éternelle. Mais où sont-ils ceux qui rentrent ainsi en eux-mêmes? Où sont-ils ceux qui de nos jours affirment résolument la sainteté de Dieu? Est-ce tomber dans de vaines déclamations que d'affirmer,

que de répéter sans cesse qu'aujourd'hui le sentiment de la sainteté s'efface? Trouverez-vous donc étrange qu'on admette aujourd'hui une loi de Dieu que rien ne sanctionne, une grâce sans réparation, un Evangile sans œuvre rédemptrice? Trouverez-vous étrange que l'on confonde l'indulgence avec l'amour, que l'on repousse l'amour saint et jaloux d'un Dieu qui se donne pour que le pécheur se donne à lui en retour, et qu'enfin l'on accepte tout de l'Evangile, tout, excepté sa folie, qui est aussi sa puissance?

Aussi, pour la masse des hommes, la croix restera ce qu'elle était du temps de saint Paul, une folie; il faut que nous le sachions, mes frères, afin de n'en être ni surpris, ni ébranlés. Cette folie, le monde s'efforcera de nous l'enlever; il y usera tout, séductions, menaces et railleries, il s'efforcera de faire de l'Evangile une doctrine raisonnable, une épée sans tranchant, un sel insipide, une religion qui ne blesse jamais et qui jamais ne convertit. Que l'enthousiasme ici ne nous égare pas! C'est une chose redoutable que d'être en contradiction avec le reste des hommes, que de heurter de front les idées favorites de la génération à laquelle on appartient. Ah! sans doute un tel rôle est aisé à ces esprits frondeurs et misanthropes pour lesquels

toute excentricité est la bien venue et qui ajouteraient volontiers à la folie de l'Évangile le scandale de leurs propres étroitesse. Mais celui qui, sans poser, veut être l'humble témoin d'une vérité méconnue, celui qui en aimant beaucoup doit par sa fidélité s'aliéner les cœurs dont l'affection lui est la plus chère, celui-là me comprendra et dira si ce rôle est facile. Cette opposition au monde, ce ferme et patient témoignage est ce que les hommes supportent le moins ; heurter l'opinion, prêcher une folie, c'est donc être appelé à souffrir, et n'est-ce pas là ce que la croix vous rappelle ? Eh bien ! souffrons, puisqu'il le faut, heureux d'achever ainsi le reste des souffrances du Christ, heureux de connaître ce que saint Paul appelle la communion de ses douleurs.

Mais si nous devons être ici-bas les témoins d'une folie, montrons du moins, mes frères, que cette folie est la puissance de Dieu. Or, où le verra-t-on mieux, je vous le demande, que dans l'action qu'elle exercera sur nos vies ? Vous voulez défendre la croix, prouvez-nous tout d'abord qu'elle vous a convertis, prouvez-nous qu'elle vous sanctifie, prouvez-nous qu'elle vous inspire l'esprit de dévouement et de sacrifice. Savez-vous ce qui fait le plus de mal à l'Évangile ? Ce ne sont pas les atta-

ques de ses adversaires, c'est la tiédeur et la lâcheté des croyants.

Hélas ! comment croire que l'Évangile est une puissance quand ceux qui l'écoutent depuis dix, vingt, trente années, sont tels aujourd'hui qu'ils étaient autrefois, quand souvent ils reculent au lieu d'avancer, quand leur vie ne se distingue en rien de celle du reste des hommes, quand le monde les distrait, les absorbe, les envahit plus que jamais ?

Comment croire que l'Évangile est une puissance quand il demande en vain à ceux qui l'acceptent ces sacrifices de temps, de ressources, d'ardeur, de vie, que demain la vanité, la gloire, le monde sous toutes ses formes, obtiendront sans les demander ?

Comment croire que l'Évangile est une puissance quand il laisse, chez ceux qui l'écoutent, le cœur sec et sans amour ? Mes frères, il y a une hérésie que nul zèle vigilant ne peut atteindre, que nulle profession de foi ne peut écarter, — une hérésie subtile et dangereuse qui s'insinue au sein des Églises les mieux organisées et dans les sociétés religieuses les plus éclairées, — une hérésie qui répand partout un froid poison et fait pénétrer la mort sous les apparences de la vie, — une hérésie

enfin qui réfute d'avance toutes les apologies de la vérité, qui affaiblit toutes les prédications, qui paralyse tous les efforts et qui rendrait la croix elle-même inutile : — c'est la sécheresse du cœur. Etre chrétien et ne pas aimer ! Parler de la puissance de l'Évangile et ne pas la sentir en son cœur, ne pas la prouver par sa vie, n'est-ce pas la nier ? Seigneur, au pied de cette croix où tu nous as révélé ton amour, donne-nous d'aimer davantage, et de prouver par le changement de nos vies la puissance de cette folie divine dont tu veux que nous soyons les témoins !